

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE PRESIDENT MAURICE LAFARGUE Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui ne paient au prix réduit de 5 sous le ligne, voir une autre page du journal.

L'Abelle est en vente au kiosque de journaux du Times Square Building, à New-York.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lae.

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.) and Temperature (68, 78, 78, 77)

Le Secours et le Travail

Il est important que nos soldats et nos alliés sachent que toutes les mesures sont prises, à Paris et en France, pour ne pas laisser la misère s'étendre sur les classes qui, sans ressources, ont vu soudainement leur travail suspendu.

Après quelques jours d'incertitude, la nation s'apprete à parler aux plus grandes difficultés par une reprise générale de son activité laborieuse.

Le gouvernement, aidé par un nombre infini de bonnes volontés et d'œuvres particulières, a pris un ensemble de dispositions qui, selon leur degré d'urgence, se répartissent dans les conditions suivantes:

1. Secours. L'Etat et les municipalités distribuent, dès maintenant, les allocations prévues par la loi en faveur des femmes et enfants des mobilisés. Cela ne suffit pas. Combien de familles ou de personnes isolées n'ayant aucun de leur membre sous les drapeaux sont menacées! Il y a une énorme quantité de souffrances auxquelles il fallait subvenir immédiatement. Pour celles-ci, un organe de centralisation a été créé sous le haut patronage du gouvernement et du Président de la République: c'est le Comité de secours national (21, rue Cassette), présidé par M. Appel, l'illustre savant, président de l'Institut.

Ce comité centralise tous les secours destinés à la plus prochaine misère. Il dispose, déjà, de près de quatre millions de francs. De partout, les souscriptions affluent; il faut qu'elles deviennent de plus en plus nombreuses et de plus en plus fortes; car les besoins sont immenses.

Réunissant dans son sein les représentants de toutes les croyances et de tous les partis, le Comité de Secours national a, d'ores et déjà, voté la distribution, dans Paris et la banlieue, de deux millions cinq cent mille repas populaires, par mois, et cela pendant trois mois; on arrive ainsi à plus de 80,000 repas par jour.

Ces chiffres, joints à ceux des distributions particulières, très nombreuses dans les divers quartiers de Paris et de la banlieue, suffisent pour établir que le danger de voir les pauvres souffrir de la faim est écarté.

Ce n'est pas tout: le Comité de secours national, d'accord avec les municipalités, subventionne les œuvres existantes, destinées à apporter du soulagement à d'autres nécessités (orphelins, œuvres maternelles, gouttes de lait, travail en ouvroirs, travail à domicile) et surtout aux œuvres consacrées à la pauvreté silencieuse et cachée, celle qui n'ose s'avouer et qui n'est pas la moins émouvante. Des sommes importantes sont distribuées à ce titre, dans tous les arrondissements. Des enquêtes très sérieuses sont faites pour élever les doubles emplois.

Le Comité de Secours national demande de nouvelles souscriptions, de nouvelles ressources aux personnes et aux institutions riches et généreuses. Il s'agit de maintenir la paix sociale par la solidarité nationale et par l'entraide. Il faut que cet appel soit compris et entendu. Le secours est une forme urgente du devoir national. Les chèques adressés au comité jouissent de l'avantage accordé à la Croix-Rouge et ne subissent pas les effets du moratorium.

2. Ouvroirs et travail en vue de la guerre.—Des ouvroirs, des institutions de toute nature qui ont pour objet de distribuer aux pauvres, et à eux seuls, du travail pendant la guerre, sont ouverts dans chaque arrondissement. En s'adressant aux municipalités, les bonnes volontés seront dirigées vers ces établissements et employées par eux. Dans tous ses syndicats de l'industrie et du commerce, des initiatives analogues ont été prises. Alors que la plupart des grands magasins et des grandes industries gardent leur personnel et assurent aux familles des hommes sous les drapeaux des ressources suffisantes, ils s'ingénient, en même temps à trouver du travail accidentel qu'ils distribuent pour parer au chômage.

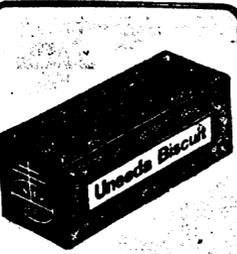
Reprise du travail.—Ils font plus encore: partout, un bel élan de confiance s'affirme dans le sens de la reprise du travail normal. Les magasins se rouvrent, les commandes commencent à arriver, les usines emploient leurs ouvriers; là où les patrons manquent, les femmes ou les employés plus âgés ont assumé la direction. Le gouvernement et la Ville de Paris ont, comme on le sait, décidé la réouverture des chantiers et ont créé des chantiers nouveaux.

Un obstacle pouvait arrêter cette reprise du travail, c'était le manque de circulation monétaire et la suspension momentanée de la circulation fiduciaire.

Sur ces différents, des mesures ont été prises, tant par les gouvernements que par les syndicats et sociétés du commerce et de l'industrie, pour parer aux premiers effets de la crise.

Les grands établissements, détenteurs du crédit public, ne se dérobent pas à leur devoir; ils commencent à rouvrir leurs guichets. A bref délai, des améliorations, actuellement à l'étude, seront apportées au régime un peu trop strict que les circonstances ont imposé. Les commandes arrivent de l'étranger; bientôt même, à l'intérieur, il faudra parer aux premiers besoins de la campagne d'hiver.

Tout le monde y mettant du sien, les choses reprendront autant que possible leur cours normal. Qu'on le sache à l'armée, le pays laborieux se mobilise pour



Les soda crackers sont plus nourrissants que n'importe quel autre aliment farineux. Les Unedea Biscuit sont les parfaits soda crackers.

Quoiqu'ils ne coûtent que cinq cents, les Unedea Biscuit sont trop bons, trop nutritifs, trop croustillants, pour n'être achetés que par économie.

Achetez-les à cause de leur fraîcheur, parce qu'ils sont croustillants à cause de leur bonté — parce qu'ils sont nourrissants.

Toujours 5 cents. Toujours frais, croustillants et propres.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

le travail, tandis que la nation armée s'est mobilisée pour le combat.

GABRIEL HANOTAUX, de l'Académie française.

Lettres de Combattants

D'un jeune sous-lieutenant, sorti cette année de Saint-Cyr:

Mes chers parents, J'ai reçu hier deux lettres de maman et une de papa. Je ne peux vous exprimer combien elles m'ont fait plaisir. Il n'y a pas que vous qui souhaitiez l'heureux dénouement de la guerre et mon retour. Quel bonheur ce serait pour moi de pouvoir vous embrasser en vainqueur et vous offrir en hommage le peu de gloire que j'aurai acquise en défendant notre chère Patrie!

Pensons au présent. De notre côté, nous sommes vaincus. Notre bataillon est en première ligne, avec trois autres pour former le réseau d'avant-postes, avec la grand-garde à... Quand nous sommes aux postes avancés, à trois kilomètres de l'ennemi, souvent, à moins, gare au chef qui ne surveille pas continuellement son monde et ses sentinelles. Chasseurs et officiers couchent pendant trois heures toutes les nuits dans la même grange et tout équipés. A deux heures et demie, au petit jour, tout le monde est levé, le fusil déjà aux mains.

Quand on est à... on peut se reposer un peu plus, mais pas se déshabiller. Il faut barrer toutes les issues, arrêter tout le monde, exige les passeports. Nous sommes entourés d'espions et de traitres; on en arrête des tas. On ne les fusille pas ici, mais combien ont été déjà collés au mur de... L'autre jour, quand j'ai dû protéger la retraite à la barricade de... nous avons été vengés par un fermier qui a annoncé à l'avant-garde de deux régiments allemands que nous n'avions même pas la force d'un bataillon. Les Allemands, repoussés très durement, firent volte-face et nous cernèrent grâce à leur nombre. Nous avons eu vingt-cinq morts, dont un lieutenant, camarade de promotions de mon instructeur de Saint-Cyr, qui avait reçu une balle dans les reins. Mon capitaine a eu les deux joues et la mâchoire traversées par une balle; il va mieux.

Je vous ai déjà dit que je n'avais pu voir d'ennemis à la barricade. Arrivé à... j'ai voulu téléphoner au commandant pour lui demander de résister; les fils étaient coupés. J'ai dû exécuter l'ordre reçu et me replier sur... mais on m'a donné à défendre un pont, où, malgré mon calme habituel, j'ai su quelques grosses gouttes. A la tombée de la nuit, malgré mes jumelles, on prenait les amis pour des ennemis. J'ai failli ouvrir le feu pour protéger la retraite des nôtres sur des amis qui se repliaient et qui, je le croyais, étaient des poursuivants. On entendait partout des coups de feu; les coups de canon tombaient sur... j'avais ordre de résister jusqu'au dernier, mais encore ne fallait-il pas tuer les nôtres. A neuf heures du soir, j'ai reçu l'ordre d'abandonner la position.

On a retrouvé et on retrouve encore les restes de uh-lans tués.

Qu'y je vous raconte maintenant comment j'ai reçu le baptême du feu. Il faut d'abord vous dire que nous avions ordre de ne pas franchir une limite déterminée près de la frontière et de ne pas nous laisser accrocher par l'ennemi, d'où l'obligation de toujours se replier. J'occupais une tranchée en avant d'un village et j'avais à ma gauche deux sections amies. Ces trois sections résistèrent pendant cinq heures à trois compagnies allemandes, ou dix sections, et à une section de mitrailleuses.

Le combat dura en tout, retraite comprise, de sept heures du matin à quatre heures du soir, sous un soleil torride. Je tiens mes hommes dans la main et je puis en faire absolument tout ce que je veux; ils me suivent partout. C'est pourquoi, malgré le feu terrible auquel nous étions soumis, mes hommes n'ont brûlé que 520 cartouches en cinq heures; nous n'avons pas perdu une seule occasion favorable. Debut, le pantalon rouge caché par un fourré d'épines, la jumelle constamment aux yeux, appuyé contre un piquet, j'observais l'ennemi et commandais le feu de mes hommes de la tranchée.

J'entendais siffler les balles au-dessus de ma tête. Que de coups ont été tirés sur moi! On a un plaisir inexplicable à défilier les balles, à se moquer de son ennemi, en inspirant la confiance à sa absolue à ses hommes. Les yeux fixés sur moi, ils attendaient le commandement avec calme. Moi seul, au début, pouvais observer les résultats de mon feu; l'ennemi était trop loin et trop caché pour qu'on puisse le voir. Les commandements habituels étaient: "Sur le pied de l'arbre en blouse. — Hausse tant. — Feu"; "Sur le coin gauche du toit de la maison blanche. — Sur le disque du chemin de fer..."

Les Allemands avaient envoyé en avant six bons tireurs pour démolir le chef de section. J'ai laissé approcher à bonne portée, et mes bons tireurs ont fait feu sur eux. Le premier Allemand fut tué; le second se coucha pour

se mettre à l'abri, bientôt je le vis recevoir une balle et faire un soubresaut de chat; il était mort. Que de pirouettes nous leur avons fait faire aux Allemands! Les morts de X... ont été bien vengés.

Sous le feu épouvantable de trois sections qu'on n'avait pas pu empêcher de filtrer le long de la voie ferrée, nos hommes recevaient de la terre dans le visage, les balles sifflaient et faisaient un terrible raffut dans les arbres et contre les murs; elles bourdonnaient tellement à nos oreilles que nous n'entendions plus les coups de feu. Le rire typique des mitrailleuses allemandes ne s'entendait même plus. (La mitrailleuse nous fit tous pouffer de rire quand nous l'entendimes pour la première fois.)

En me retournant pour donner l'ordre de se retirer, je vis une balle s'enfoncer à deux mètres derrière la tranchée. Mon ordonnance prétend en avoir vu une s'enfoncer entre mes pieds pendant que je marchais. Une balle siffla devant mon nez et me fit redresser brusquement. J'allais sortir du chateau quand je m'aperçus que j'oubliais mon sabre que j'avais détaché, je fis un demi-tour sous les balles et repris mon arme. Les gens du village avaient tous disparu; les balles criblaient tous les murs et nous étions saisis d'une soif ardente, après avoir fourni un effort inconcevable. Un habitant me donna une balle tombée près de sa maison. Je l'ai gardée; c'en était une des premières qui nous étaient destinées. Vous voyez donc bientôt, je l'espère, non pas une dragée, mais un pruneau de mon baptême.

Je reçus, en rentrant, les félicitations du lieutenant qui commandait ma compagnie et du commandant. Ils tombèrent des nues à la nouvelle qu'il n'y avait dans ma section ni mort, ni blessé; les deux autres ont eu deux morts et trois blessés. Dans ma section, une simple insolation avait fait tomber un caporal pendant la retraite. Il paraît que le lieutenant a dit que j'étais épanté et que cela a été porté à l'ordre. En attendant, nous ne sommes plus que deux sous-lieutenants

Epuiée?

Sans doute vous l'êtes, si vous souffrez d'un de ces maux auxquels toutes les femmes sont sujettes. Mal de tête, mal aux reins, des douleurs aux côtés, nervosité, faiblesse, sensation de fatigue, sont quelques uns des symptômes, et il faut vous en débarrasser si vous voulez bien vous porter. Des milliers de femmes ont bénéficié par ce remède.

PRENEZ LE VIN DE Cardui LE TONIQUE POUR FEMMES

Mme Sylvia Woods, de Clifton, Ky., dit: Avant que j'eussaye le Cardui j'étais si faible à certains moments qu'à peine si je pouvais marcher, et la douleur que j'avais dans le dos et dans la tête me tuait à moitié. Après avoir pris 3 bouteilles de Cardui les douleurs disparurent. Maintenant je me sens aussi bien que je me suis jamais sentie. Toute femme qui souffre devrait essayer Cardui. Procurez vous une bouteille dès aujourd'hui E 68

comme officiers dans la compagnie; j'ai reçu le commandement de deux sections, la mienne et celle d'un adjudant.

Vous ne pouvez avoir une idée du plaisir qu'on a à être, au feu; on a le cœur gonflé comme par une chose grandiose et sublime. La seule chose qui coûte, c'est l'ordre de se replier.

On a confisqué des lettres allemandes. Il paraît que leur moral est très bas. On a tâté de le relever en faisant courir le bruit d'une révolution en France.

Je vous embrasse de tout mon cœur, et vous assure, quoique vous le sachiez bien, de mon profond amour filial.

P. S. — Je pense qu'un couvre-chef allemand ramassé sur une de nos victimes fera très bien chez nous; je le garde précieusement.

Les Allemands ont dit que nous étions de véritables démons. De fait, ils ont dû se trouver bien hâtes de se voir retardés pendant cinq heures par trois sections. Ils n'ont pas poursuivi, ils étaient épuisés.

Départ d'officiers japonais

Les officiers japonais qui surveillaient des constructions navales au chantier du Petit-Creusot, ont quitté Chalons-sur-Saône, pour obéir l'ordre de mobilisation du Japon.

En partant, ils ont remis un don à l'Hôpital de la Croix-Rouge.



WEAR THE ROBERT See monogram on your gaiter H. J. ROBERT OPTICIAN 205-207 rue Carondelet Phone Main 4570 7260-128

Les Dernières Créations Parisiennes Pour L'Automne



Un mois avant la Guerre, Paris avait déjà envoyé au monde ses inimitables Créations pour l'Automne 1914-1915.

Nos dessinateurs ont choisi les meilleurs effets de formes et de couleurs.

Notre Armée de Modèles de Chapeaux a été complètement mobilisée.

NOUS VOUS INVITONS A VENIR NOUS VOIR.

Hoehn & Dieth Millinery Co.

533 RUE IBERVILLE

Feuilleton de l'Abelle de la Nlle-Orléans

No. 30 Commencé le 18 août 1914.

LE TÉNOR

PAR LE PRINCE DIMITRI GALITZINE

(suite)

Sur le seuil, il se retourna et dit à Varia, très haut, comme s'il voulait que toutes les personnes qui se trouvaient sur le quai l'entendissent: — Va, prend deux billets de première classe pour Pétersbourg, je ne peux pas te faire moi-même, j'ai mal au pied.

— Y aura-t-il bientôt un train pour Pétersbourg? demanda-t-il à un gendarme. — A 4 heures 12 minutes. — Ah! très bien! je vous suis très reconnaissant.

— On ne délivre pas encore de billets, mais j'ai dit qu'on en prenne, dit timidement Varia en revenant.

— Ah! Très intéressant. C'est bien, je suis d'accord. Mais, je ne puis pas du tout comprendre pour quelle raison tu es attachée à

moi. Si tu es une télégraphiste, reste à ton appareil... Cependant cela m'est indifférent... Il est même étrange d'entendre! J'ai l'habitude ridicule de me critiquer. D'ailleurs, je devrais être content que tu sois avec moi. Je pourrais partager mes impressions comme sur la place Saint-Marc. Regarde, tout commence à verdoyer. La neige est presque fondue, de même que fondaient les dames en écoutant "Addio, bella Napoli!" Connais-tu Varia? Tu ne la connais pas? Inutile. Inutile, te dis-je. Je voulais seulement te montrer que j'ai trouvé le moyen de supprimer cruellement Gutchtal. Pauvre homme! J'agirai de telle sorte qu'il mourra de faim... Mais assez; il ne faut pas se placer à un seul point de vue, même lorsqu'on regarde les choses à vol d'oiseau...

Il parlait avec calme, sur le ton d'une conversation de salon, se promenant posément sur le quai. Varia marchait à côté de lui, anéantie, se maudissant elle-même. "Arriver à Pétersbourg, et tout de suite un docteur," répétait-elle mentalement "et puis mourir!..."

Elle comparait ce qu'elle ressentait il y a deux heures, avec ce qui se passait dans son âme, et les sanglots recommencèrent à lui déchirer la gorge. Elle se détourna de Tchavroff pour qu'il ne la vit point, mais il ne la regardait même pas et continuait à pérorer.

— Evidemment, disait-il, les entrailles des dindons sont une chose fort attrayante et qui peuvent avoir, dans un sens, certaines suites; mais je t'assure qu'il y a des choses dont je parle à contre-cœur. Je préfère me taire. Tous les grands hommes se taisent et agissent. C'est là le fond de l'affaire. De cette façon, quand de Gutchtal il ne restera plus qu'une squelette nu j'aurai le droit de dire que j'ai acquiescé une réputation honorable qui ne le cédera en rien à la réputation d'Alexandre de

Macedoine qui n'était bien que parce qu'il cassait des chaises viennoises.

Serge n'avait cessé de parler jusqu'à l'arrivée du train, et avait réduit Varia au point qu'elle ne souffrait ni ne s'étonnait plus, mais le suivait machinalement sans l'écouter et en répétant mentalement: "Arriver à Pétersbourg faire venir un docteur."

Par bonheur, il se trouva pour eux un compartiment inoccupé.

Quand le train s'ébranla, Varia se signa. A la station elle avait constamment eu peur que quelqu'un ne remarquât l'état de Serge.

— Tu pries? demanda Tchavroff. C'est bien. Je suis sûr que tu es une jeune fille honnête. Prie pour moi.

Il se mit à rire. Varia se boucha vivement les oreilles. Son rire lui meurtrissait effroyablement le cœur.

— Vois-tu ce que j'ai imaginé, se mit à dire Serge. C'est une chose qu'il faut traiter sérieusement, parce que c'est un Russe qui l'a inventée. Chez nous, en général, on apprécie très peu les Russes, et je suis Russe. Voilà pourquoi cela m'offense, c'est très naturel. Voilà ce que j'ai imaginé. Il faut faire disparaître Gutchtal. C'est une canaille. Il vit de ce qu'il chante "Addio, bella Napoli." Moi aussi, je vais chanter "Addio, bella Napoli." Moi aussi, je vais chanter toujours, toute la journée, jour et nuit. Je vais le chanter jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Tu sais que tout air peut être anéanti. Des airs, certaines gens en tirent des cordes; cet air, moi je veux l'anéantir. Alors il ne restera plus rien à Gutchtal, et il mourra ou deviendra fou, comme tous les imbéciles qui ne savent que devenir. A première vue, cela n'est pas bien clair, mais toute affaire est difficile à mener à bien;

voilà pourquoi est grand le mérite de Colomb.

Ecoutez donc, je commence.

Et il se mit à chanter:

Addio, bella Napoli, Addio, addio...

La tua soave imagine Chi mai scordar potrà!

Cela continua ainsi jusqu'à Pétersbourg. Serge ne cessa de chanter, se s'interrompant qu'aux stations.

— Je ne suis pas une locomotive, expliquait-il à Varia, mais seulement un inventeur russe. Varia n'avait plus de larmes, mais ses souffrances étaient intolérables et augmentaient à chaque paroles et Serge ne s'arrêtait pas. Elle ne pensait plus à elle-même, mais aurait donné la moitié de sa vie pour rencontrer quelqu'un de connaissance qui l'eût aidée et lui eût dit comment agir vis-à-vis de Serge. Comme exprès, personne de la famille ne se trouvant à Pétersbourg, Varia savait que le prince et la princesse étaient partis à trois heures pour Moscou, et il était six heures quand le train, qui avait du retard, entra en gare.

Il faut aller à l'hôtel, décida Varia et elle s'approcha de Tchavroff.

— Nous sommes arrivés, sortons...

— Nous sommes arrivés? C'est original de la part, gracieuse télégraphiste. Il paraît que je te plais beaucoup, puisque tu ne peux te séparer de moi. Eh bien! mène-moi où tu voudras.

Ils sortirent et suivirent la foule. Serge refusa obstinément de confier ses bagages à un porte-faix.

— Où me mènes-tu? demanda-t-il à sa femme en riant.

— A l'hôtel, répondit Varia.

— Hum... c'est bien... Je consens...

Ils s'approchèrent d'une voiture.

A un hôtel quelconque, mais un bon, dit Varia, et rapidement, s'il vous plaît.

— A l'Hôtel de France...

— Oui, oui, peu importe.

Ils partirent. Serge ne cessait de bavarder. Varia l'enlaça d'un bras, indifférente à la pluie qui tombait très fort; elle se sentait tout hébété, incapable de penser.

— Drôle d'histoire, s'étonnait Tchavroff; en somme, j'ai toujours aimé les aventures, mais ça, c'est tout à fait original.

— S'il vous plaît, vite une chambre, deux chambres, dit Varia au portier; j'arrive avec un malade.

Serge la tira par la main: — Tu es malgène, murmura-t-il, tu n'as pas oublié que j'ai mal à la jambe.

On leur montra deux chambres au second étage.

C'est bien, consentit Varia, c'est bien. Elle fit entrer Serge, puis, revenant vers le domestique, lui dit rapidement:

— Envoyez chercher un médecin, mon mari est malade... Voilà de l'argent... Dépêchez-vous.

Addio, bella Napoli!

Addio...

chantait Serge étendu dans un fauteuil et regardant Varia d'un air moqueur. Elle se laissa tomber sur un canapé presque sans connaissance, une douleur intolérable à la poitrine.

— Et moi qui disais que nous serions heureux, s'écria-t-elle tout à coup; et elle se mit à pleurer.

Cela fit rire Serge. Voyez-vous cela! Comme elle est sensible! fit-il, et il se remit à chanter.